
La construction de l'identité

Louis-Jacques Dorais
Département d'anthropologie
Université Laval

L'identité fait partie depuis quelques décennies de ces concepts passe-partout dont se délectent les praticiens des sciences humaines et sociales. Cette situation découle peut-être, au moins partiellement, de la vague d'insécurité ontologique qu'a entraînée la chute de l'ordre dualiste qui avait régné tout au long de la guerre froide et de son remplacement par le désir d'hégémonie économique, politique et culturelle apparemment manifesté par les autorités étatsuniennes. Une analyse plus approfondie mettrait sans doute aussi en lumière la disparition des certitudes épistémologiques jusque-là admises – la fin de la modernité scientifique en d'autres termes – qui peut avoir poussé les chercheurs à se demander qui ils sont et qui sont les autres. Quoi qu'il en soit, des milliers de publications sur l'identité ont paru depuis le début des années 1980 ; il est donc important d'essayer de définir ce concept de façon relativement précise.

DÉFINITIONS

Il existe probablement autant de façons de définir l'identité que de spécialistes en sciences sociales. C'est pourquoi les définitions que je vais donner ici sont loin d'être les seules possibles, elles ne

sont ni meilleures ni pires – je l’espère – que celles qu’on peut trouver ailleurs. En langue française, on pourra utilement consulter à ce sujet les travaux – fondamentaux chacun à sa manière – de Carmel Camilleri *et al.* (1990) sur les stratégies identitaires et de Benedict Anderson (1996) sur la genèse des identités nationales ou, encore, l’utile synthèse de Poutignat et Streiff-Fenart (1995). Pour une définition de l’identité illustrée par des exemples inuit¹ on se référera à Dorais et Searles (2001).

L’identité est infiniment prégnante parce que omniprésente. Chaque individu possède sa propre conscience identitaire qui le rend différent de tous les autres. Cela signifie que l’identité est d’abord appréhendée comme phénomène individuel. On peut fondamentalement la définir comme la façon dont l’être humain construit son rapport personnel avec l’environnement. Cette définition contient trois mots clés qui se doivent d’être expliqués.

1. L’identité est un *rapport*. Ce n’est pas une qualité intrinsèque qui existerait en soi, en l’absence de tout contact avec les autres. Les gens commencent à s’identifier dès qu’ils se rendent compte du fait qu’ils ne sont pas seuls au monde, que le milieu où ils évoluent comprend d’autres personnes et d’autres éléments dont ils ont besoin pour opérer de façon productive. Ce phénomène apparaît très tôt dans la vie de l’individu. Pour certains peuples – les Inuit par exemple – il débute même avant la naissance, puisque chacun réincarne en quelque sorte ceux qui portaient auparavant son nom. Le rapport identitaire relève très largement du subconscient, mais il n’en demeure pas moins qu’il façonne la perception que chaque individu a de sa place dans l’univers.

2. Parce que l’identité est avant tout relationnelle, elle est sujette à changement quand les circonstances modifient le rapport au monde. Cela signifie qu’elle n’est pas donnée une fois pour toute ; elle est plutôt *construite*. Ce processus de construction se poursuit tout au long de la vie, quoique certains éléments de l’identité personnelle soient plus permanents que d’autres. La construction

1. Dans ce texte, l’orthographe du mot inuit respecte la décision du 9^e Congrès d’études inuit tenu à Iqaluit en juin 1994.

identitaire reflète l'histoire personnelle de chacun. Cette histoire comprend plusieurs éléments différents : l'interaction de la personne avec ses parents, l'apprentissage des rôles liés à son sexe, l'éducation reçue dans son milieu, etc. Il est important de noter que l'histoire personnelle se déroule toujours à l'intérieur d'une culture spécifique, c'est-à-dire d'un ensemble complexe et parfois contradictoire de représentations et de pratiques définissant un certain type de rapport au monde, de compréhension de l'univers au sein duquel on vit.

3. L'identité équivaut à la relation qu'on construit avec son *environnement*. Ce terme reçoit ici un sens très large. L'environnement ne se limite pas au milieu naturel. Il comprend tout élément signifiant faisant partie de l'entourage d'une personne : les gens d'abord, mais aussi les paroles (énoncées dans une langue spécifique qui leur donne un sens et une forme particuliers ou, en contexte diglossique, résultant du choix entre deux langues ou plus) et les actes de ces gens, ainsi que les idées et les représentations (les images porteuses de sens) transmises par ces paroles et ces actes, de même que les produits matériels qui découlent de l'activité humaine. L'environnement inclut encore le milieu naturel, avec ses accidents géographiques, ses plantes et ses animaux, ainsi que la surnature, c'est-à-dire les entités autres (non entièrement humaines ou animales) avec lesquelles certaines sont censés pouvoir communiquer et qui, pour ceux qui sont persuadés de leur existence, n'en sont pas moins réelles que le monde tangible.

D'un point de vue méthodologique, la nature relationnelle et construite de l'identité fait en sorte qu'elle ne peut être appréhendée qu'à travers l'interaction. L'identité n'est pas une qualité statique, mais un processus dynamique qui ne se manifeste que quand il est mis en acte. La mise en acte de l'identité peut être définie comme la façon dont nous nous comportons afin de montrer qui nous sommes lorsque nous entrons en interaction avec les éléments humains et non humains de notre environnement. C'est aussi la manière dont les gens et les choses réagissent à notre comportement. Le discours langagier joue un rôle fondamental dans cette mise en acte, à cause de sa fluidité et de son fonctionnement en temps réel qui permettent à l'individu de réagir immédiatement aux stimuli du milieu (Hensel, 2001).

LES IDENTITÉS COLLECTIVES

Nous n'avons jusqu'ici considéré l'identité que d'un point de vue individuel. Il est vrai que chaque individu construit son identité et la met en acte d'une façon bien personnelle. Cette identité consiste en une synthèse des rapports signifiants que l'individu entretient avec son environnement en tant qu'homme ou femme : jeune, adulte ou aîné, riche ou pauvre, avec ou sans formation universitaire, habitant de telle région, locuteur d'une langue particulière, pratiquant ou non d'une religion spécifique, citoyen de tel pays, etc. Mais les êtres humains ne vivent pas dans l'isolement. Afin de survivre et de se reproduire, ils doivent appartenir à une société, c'est-à-dire à un groupe d'individus en interrelation qui partagent au moins partiellement une même compréhension du monde et qui collaborent afin d'atteindre certains objectifs communs. Cela signifie qu'une bonne partie des rapports que l'humanité entretient avec son environnement sont modelés par les actions et les représentations des sociétés auxquelles hommes et femmes appartiennent et qui, dans notre univers en voie de mondialisation, voient leurs frontières s'élargir constamment. Les identités sont donc aussi collectives puisqu'elles sont largement partagées par des groupes d'individus.

Les études anthropologiques, sociologiques, historiques, géographiques ou politiques de l'identité traitent généralement des aspects collectifs de la construction identitaire. C'est pourquoi les spécialistes des sciences sociales peuvent parler d'identité sociale, politique, culturelle, ethnique, nationale, etc. ou, pour compliquer un peu les choses, d'identité socioculturelle, ethno-culturelle, sociolinguistique, ethno-nationale, etc. Cependant, trois types d'identité collective – et il faut se rappeler que ces types n'existent que dans le cerveau des scientifiques, ils ne sont rien de plus que des outils épistémologiques visant à mieux faire comprendre les processus sociaux – reviennent plus fréquemment sous la plume des spécialistes : identité culturelle, identité ethnique et identité nationale. Comme ces types d'identités semblent particulièrement utiles pour expliquer la situation tant historique que contemporaine de la plupart des collectivités humaines, nous allons maintenant les définir.

L'identité culturelle

De façon très simple – et peut-être même simpliste – l'identité culturelle peut être définie comme le processus grâce auquel un groupe d'individus partageant une manière partiellement commune de comprendre l'univers, d'agir sur lui et de communiquer ses idées et ses modèles d'action, prend conscience du fait que d'autres individus et d'autres groupes pensent, agissent et (ou) communiquent de façon plus ou moins différente de la sienne. L'identité culturelle apparaît quand les porteurs d'une culture (c'est-à-dire, comme nous l'avons vu plus haut, d'un mode spécifique et souvent multiforme de mise en rapport avec le monde environnant) entrent en interaction avec des personnes dont la culture est différente de la leur, même de façon extrêmement subtile.

Une telle définition de l'identité culturelle est subjective, ou émiqque si on veut utiliser le jargon anthropologique. Elle privilégie la façon dont les porteurs de culture évaluent eux-mêmes leurs ressemblances et leurs différences, tant entre eux que par rapport aux autres. Cette définition met en lumière les deux facettes complémentaires de l'identité : la similarité et l'altérité. On est semblable à ses compagnons, on s'identifie à eux, alors qu'en même temps, on se distingue de tous ceux qui n'appartiennent pas à son groupe ou qui, de façon extrême, ne sont pas soi-même.

Une autre définition de l'identité culturelle qu'on retrouve souvent dans les comptes rendus populaires, surtout journalistiques, des rapports interethniques et, parfois aussi malheureusement, dans des documents universitaires, apparaît de prime abord plus objective, ou éthique. L'identité culturelle serait la somme de tous les traits caractérisant le mode de vie et la vision du monde d'un peuple quelconque. Ce type de définition peut être de quelque utilité et, pour cette raison, ne doit pas être complètement rejeté mais, quand on parle – ou entend parler – de l'identité culturelle comme d'une façon objective de définir les gens, il faut garder au moins trois choses en mémoire.

1. Qui peut se targuer d'être objectif ? Notre découverte *objective* de certains traits culturels chez les autres procède peut-être plutôt de notre conscience subjective, émiqque, de leur altérité.

2. Qu'est-ce qu'un trait culturel ? N'est-ce pas bien souvent une caricature de ce que les gens sont réellement ? Si les traits culturels existent vraiment, leur signification et leur importance risquent d'être contestées par ceux qui sont censés arborer ces traits. Par exemple, comment peut-on définir l'identité des Inuit contemporains au moyen de traits culturels ? Il est bien connu que ce qui caractérise la culture inuit, c'est de vivre dans un iglou, de manger de la viande crue et de chasser le phoque ; comme la culture québécoise consiste avant tout à se promener en carriole vêtu d'un capot de chat et d'une ceinture fléchée. Cela pourrait signifier que la culture inuit – comme la vraie culture québécoise – est maintenant complètement disparue et qu'elle n'a jamais existé au Groënland, où l'on ne connaissait pas l'iglou de neige en tant que demeure familiale.

3. Au vu de ce qui précède, n'est-il pas dangereux et méprisant de définir l'identité d'un peuple en ayant recours à quelques-unes de ses supposées caractéristiques apparentes ? Si, par exemple, l'identité culturelle des peuples arctiques se résume à un certain nombre de traits objectifs qui semblent en voie de disparition, les Inuit contemporains ne seraient plus vraiment en mesure de savoir qui ils sont réellement. C'est là une attitude courante, qu'on retrouve souvent chez les journalistes et les scientifiques parlant du Nord. Ils insistent sur le fait que les autochtones ne savent plus maintenant vers où se diriger. Dans le meilleur des cas, ils sont pauvres, impuissants et passifs, et nous, les riches, puissants et actifs citoyens du sud du pays, nous nous devons de les aider généreusement. Dans le pire des cas, les Inuit et les Amérindiens sont des idiots dégénérés et sans culture – dans l'Arctique canadien, on les appelle parfois les *animaux* – qui ne méritent pas notre aide.

Le rejet de telles attitudes ne veut pas nécessairement dire que les Inuit et autres nations autochtones ne souffrent pas de problèmes liés au changement accéléré que connaissent leurs cultures. Les changements de leur environnement matériel, social et spirituel, provoqués par la domination de la culture euro-américaine, rendent les choses plus difficiles quand les communautés arctiques cherchent à mesurer la valeur de leur rapport traditionnel au monde. Cela ne veut cependant pas dire qu'Amérindiens et Inuit ont perdu leur identité culturelle ou sont en train de la perdre. Au contraire, la plupart

d'entre eux tentent du mieux qu'ils le peuvent – et comme ils l'ont toujours fait – d'intégrer des éléments nouveaux à leur propre vision du monde, afin de construire une forme de modernité qui leur permettra de continuer à s'identifier en tant qu'autochtones.

L'identité ethnique

Avec le développement des états-nations, plusieurs groupes humains différents les uns des autres de par leur langue, leur culture, leur origine régionale, leur passé historique, leur religion, leur apparence physique, ou un mélange de certains de ces éléments ou de l'ensemble d'entre eux, se sont retrouvés sous la juridiction d'un même gouvernement soit sur un territoire contigu, soit dans des régions séparées du centre (colonies d'outre-mer). Plus tard, l'émigration en provenance des territoires périphériques (colonies, anciennes colonies et régions moins développées) ajouta à la diversité humaine de plusieurs états-nations. Les gouvernements de ces états qui, dans la majorité des cas, étaient contrôlés par des gens appartenant à un seul groupe culturellement et (ou) linguistiquement dominant, firent face à l'obligation de régir les rapports entre les peuples partageant le territoire sous leur contrôle afin de maintenir l'ordre et, très souvent, de préserver leur domination. Chacun de ces peuples se vit donc octroyer des droits économiques, politiques, sociaux et culturels divergents et généralement inégaux. Qui plus est, il se développa un discours idéologique identifiant chaque peuple selon son origine géographique ou selon une ou plusieurs de ses prétendues caractéristiques linguistiques, culturelles et raciales, discours dont la fonction ultime était de maintenir les différences économiques et sociales existant entre ces peuples.

C'est ainsi qu'apparut l'identité ethnique ou l'ethnicité. Historiquement, cette forme d'identité, qui trouve sa source dans l'avènement du capitalisme à partir du XV^e siècle, se développa quand les premières démocraties occidentales modernes furent créées à la fin du XVIII^e siècle. Il est donc anachronique de parler d'ethnicité quand on traite d'époques pré-modernes ou de régions et pays sans état national de modèle occidental.

On peut définir l'identité ethnique (ou ethnicité) comme « la conscience qu'un groupe (conçu comme partageant une même origine géographique, des caractéristiques phénotypiques, une langue ou un mode de vie communs – ou un mélange de tout cela) a de sa position économique, politique et culturelle par rapport aux autres groupes de même type faisant partie du même état » (Dorais et Searles, 2001 : 11). De par ses connotations politiques, l'identité ethnique constitue une force sociale puissante qui peut renforcer ou, au contraire, affaiblir la domination de l'État. Il est important de noter que les groupes ethniques (c'est-à-dire les groupes sensés partager la même ethnicité) ne sont pas toujours homogènes. Des idéologies et des stratégies identitaires concurrentes peuvent coexister à l'intérieur d'un groupe à la suite, le plus souvent, des manipulations d'individus et de factions représentant des intérêts divergents ou même antagonistes.

L'identité ethnique diffère conceptuellement de l'identité culturelle, quoiqu'il existe généralement un lien entre elles (c'est pour cela qu'on parle souvent d'identité ethnoculturelle). Afin de justifier leurs prétentions ethniques ou lorsqu'il s'agit d'attribuer une ethnicité spécifique à un groupe particulier d'individus, politiciens et idéologues ont souvent recours à des emblèmes, c'est-à-dire à des traits culturels réels ou imaginaires sensés symboliser le groupe ethnique concerné. Afin de renforcer les frontières de ce groupe – au sujet des frontières ethniques, voir Barth, 1969 – ils sélectionnent un certain nombre de caractéristiques considérées aptes à distinguer les membres du groupe de ceux d'autres groupes, y compris de la société majoritaire. En réalité cependant, et malgré le fait qu'on les ait choisies comme emblèmes symboliques, de telles caractéristiques sont loin d'être fixes, tant en ce qui concerne leur signification que le degré d'importance que leur attribuent différents membres du groupe. Comme on l'a déjà mentionné, le sens et l'importance collectivement attribués à ces caractéristiques par les différents membres du groupe risquent dans la plupart des cas d'être sujets à contestation ou, à tout le moins, d'apparaître de nature incertaine.

Comme c'est le cas avec l'identité culturelle, l'ethnicité est souvent comprise comme un phénomène objectif, c'est-à-dire comme l'appartenance intrinsèque d'une personne ou d'une collec-

tivité à un groupe ethnique immuable. Plusieurs semblent croire que quand on est né avec une ethnicité spécifique, on mourra avec cette même ethnicité. Rien ne pourrait être plus éloigné de la vérité. Comme toute autre forme d'identité, l'ethnicité (l'identité ethnique) se construit à travers l'interaction sociale, comme l'a si bien montré Danielle Juteau dans un article devenu classique (Juteau, 1983). L'identité ethnique est donc façonnée par les circonstances souvent fluctuantes de cette interaction.

L'identité nationale

L'identité ethnique est intimement liée à l'identité nationale, qui est la conscience d'appartenir à un peuple qui, sous la gouverne de l'État, a le droit et le devoir de contrôler un territoire bien délimité et de le défendre contre les étrangers si besoin est. Anderson (1996) a montré que l'identité nationale – et le discours idéologique qui la soutient, le nationalisme – sont apparus eux aussi avec l'État-nation moderne. Identité nationale et nationalisme ont permis aux gouvernements d'unifier les groupes socialement et culturellement divergents qu'ils régentaient pour en faire une seule collectivité, largement imaginaire, d'individus convaincus que les intérêts de leur *nation* (en fait, les privilèges de ceux qui contrôlaient l'état) avaient préséance sur tout autre intérêt.

Dans un État-nation multiculturel et (ou) plurilinguistique, il arrive souvent que la population majoritaire possède une identité nationale (Canadien au Canada, par exemple), alors que les minorités sont définies et se définissent généralement elles-mêmes selon leur ethnicité (Autochtone, Québécois, Italo-Canadien, Sino-Canadien, etc.). De nos jours cependant, on s'attend normalement à ce que les minorités partagent elles aussi l'identité nationale commune (même lorsqu'elles gardent leur ethnicité) et, jusqu'aux années 1990, on croyait généralement que les identités ethniques étaient destinées à disparaître. C'est toutefois loin d'être le cas et les groupes ethniques qui considèrent avoir le droit de se gouverner eux-mêmes sur un territoire donné (les Premières Nations ou les Québécois par exemple) se réclament maintenant souvent d'une identité nationale qui leur est propre.

* * *

Ces quelques réflexions sur la construction de l'identité n'ont aucune prétention particulière. Elles visent simplement à contribuer à éclairer les esprits sur quelques facettes de ce phénomène universel, mais souvent mal défini qu'est l'identité. Elles cherchent, en particulier, à faire comprendre ce qui différencie ses aspects individuels de ses aspects collectifs et, au sein des identités collectives, à expliquer les nuances qui font que l'identité culturelle n'est pas tout à fait semblable à l'identité ethnique ou nationale. Ce qui prime cependant, c'est de réaliser que l'identité est un phénomène dynamique, un bricolage relationnel, une construction en perpétuel mouvement apte à se transformer selon les aléas de son environnement.

Références

- Anderson, Benedict (1996), *L'imaginaire national*, Paris, La Découverte.
- Barth, Fredrik (1969), « Introduction », dans Fredrik Barth (dir.), *Ethnic Groups and Boundaries*, Boston, Little Brown, p. 9-38 (traduction française dans Poutignat et Streiff-Fenart, 1995).
- Camilleri, Carmel et al. (1990), *Stratégies identitaires*, Paris, PUF.
- Dorais, Louis-Jacques, et Edmund (Ned) Searles (2001), « Identités inuit/Inuit identities », *Études/Inuit/Studies*, 25, 1-2, p. 9-35.
- Hensel, Chase (2001), « Parler de leur manière d'être Esquimau : l'identité en tant que ressource sociale en interaction », dans L.J. Dorais et R. Watt (dir.), *Identités inuit au troisième millénaire/ Inuit Identities in the Third Millenium*, Québec, Association Inuksiutiit Katimajit, p. 185-199.
- Juteau, Danièle (1983), « La production de l'ethnicité ou la part réelle de l'idéal », *Sociologie et sociétés*, 15, 2, p. 39-54.
- Poutignat, Philippe, et Jocelyne Streiff-Fenart (1995), *Théories de l'ethnicité*, Paris, PUF.